



Une servante ouvre la porte. — Page 303.

dont le chef était un certain baronnet des comtés de l'ouest, nommé sir Lovel Mortimer, et qui était plus connu dans deux ou trois tavernes d'une réputation équivoque que dans les demeures de l'aristocratie.

Le baronnet éclipsait Ringwood Markham aussi bien par l'élégance de sa toilette que par l'affectation languissante de ses manières. Les grandes dames regardaient d'un air d'approbation la taille svelte de sir Lovel quand il dansait gracieusement les gracieuses figures d'un menuet, et maint œil brillant répondait par un regard amical aux grands yeux noirs et inquiets du jeune baronnet.

Cette expression inquiète que Darrell avait observée même dans la grande salle de l'auberge de Reading était sans doute plus visible dans une assemblée remplie d'une multitude confuse comme la brillante salle de danse du Ranelagh.

Le baronnet paraissait ubiquiste : son habit de velours blanc, sur lequel étincelaient des boutons de rose brodés en soie mélangée de petites pierres de strass, la poignée de son épée de cour et ses boucles de souliers ornés de diamants, tout cela brillait de tout côté.

Personne, excepté un habile observateur, n'aurait vu que sir Lovel Mortimer n'avait que très-peu de connaissances dans le monde aristocratique, et que les seules personnes auxquelles il parlât familièrement étaient les quatre ou cinq jeunes gens qui l'avaient accompagné, en y comprenant Ringwood Markham. Cela eût été d'autant plus difficile à voir que le jeune baronnet changeait fort souvent de place.

Le jeune seigneur était ravi d'avoir fait une connaissance aussi distinguée. Il était difficile pour le simple Cambrian, élevé dans un modeste village, de découvrir la différence qui existait entre les pierres de strass de l'habit brodé de sir Lovel et les diamants de ses boucles de souliers, de même qu'il était impossible pour lui de découvrir la grande différence qui existait entre

les manières du baronnet et celles des comtes et des marquis qui levaient leurs lorgnettes pour le regarder.

Ringwood suivait les mouvements de sir Lovel d'un regard fixe et plein de respect et d'admiration. Quand la salle devint moins pleine et que le baronnet fit la proposition de retourner à son appartement de Cheyne-Walk, de faire la partie, de manger quelques grillades et de jouer aux dés, Ringwood fut le premier à y consentir.

Les jeunes gens se rendirent donc à la maison du baronnet.

Elle n'était pas située à Cheyne-Walk même, mais dans une rue obscure qui conduisait à la rivière, une rue dans laquelle les maisons étaient petites et sombres.

Sir Lovel s'arrêta devant une de ces maisons, dont les fenêtres n'étaient pas éclairées, et il frappa avec violence sur le panneau de la porte.

Ringwood, qui avait déjà bu beaucoup, saisit le marteau de cuivre de la porte et frappa un coup épouvantable.

— Il n'est pas nécessaire d'éveiller tous les habitants de la rue, monsieur Markham, dit le baronnet d'un air contrarié : sans doute mon domestique veille et nous attend.

Mais il semblait que sir Lovel Mortimer s'était trompé, car les jeunes gens attendirent quelque temps devant la porte avant qu'elle s'ouvrit ; mais quand les verrous furent enfin retirés et que la société fut admise dans la maison, ils se trouvèrent dans l'obscurité.

— Que veut dire ceci, chien de paresseux ? s'écria sir Lovel : tu t'es donc endormi ?

— Oui, répondit une voix rauque et mal assurée ; je me suis peut-être bien endormi.

— Tu es ivre, coquin, s'écria le baronnet. Allons, apporte-nous une bougie..... m'entends-tu?...

— J'en cherche une d'une main, répondit la voix ; de l'autre je cherche un briquet.

Un bruit de main heurtant une planche à chandeliers succéda à cette assertion ; on enflamma une allumette, puis une bougie dont la faible lueur éclaira la figure de celui qui avait parlé.

Le domestique de sir Lovel Mortimer était ivre, sa figure était sale, sa perruque tombant sur ses sourcils était brûlée en ce moment par la bougie qu'il tenait à la main ; sa cravate était attachée de travers et entourait son cou comme une corde destinée à le pendre ; ses yeux étaient obscurcis et humides par suite de l'abus des liqueurs fortes ; c'était à grand-peine qu'il pouvait se tenir droit, et il se balançait çà et là pendant qu'il regardait fixement d'un air hébété son maître et ses compagnons.

Mais ce n'était pas seulement l'ivresse de cet homme qui faisait tressaillir Ringwood Markham.

Le domestique de sir Lovel Mortimer était le capitaine Georges Duke.

Vers quatre heures de l'après-midi du lendemain, Ringwood s'éveilla du long sommeil de l'ivresse ; la première chose qu'il fit fut de chercher une feuille de papier sur laquelle il griffonna une demi-douzaine de mots, il la plia et l'envoya à l'adresse suivante :

« Monsieur Darrell Markham, esq.,
chez le comte de C...,

» Saint-James square. »

Ces quelques mots étaient :

« Georges Duke n'est pas mort. Je l'ai vu la nuit dernière dans une maison de Chelsea. A vos ordres.

» R. MARKHAM. »

X

Darrell Markham avait quitté Londres pour s'occuper des affaires de son patron, quand le commissionnaire de Ringwood remit chez lui le petit billet qui lui apprenait la rencontre